



DE MON OBSERVATOIRE

Quelle devrait être la vie d'un enfant au Canada?

par **Charles E. Pascal**

Conseiller spécial en apprentissage préscolaire auprès du premier ministre de l'Ontario et directeur général de l'Atkinson Charitable Foundation

Publié en juin 2009, le rapport *Dans l'optique de notre meilleur avenir : mise en œuvre de l'apprentissage des jeunes enfants en Ontario* a été commandé par le gouvernement de l'Ontario et rédigé par moi-même, Charles E. Pascal, en vue de prodiguer une série de conseils sur la meilleure façon de mettre en œuvre l'apprentissage à temps plein pour les enfants de quatre et cinq ans. Le rapport comprend trois documents : le rapport central, un bref survol des données et des éléments probants où on examine la recherche sur laquelle se fonde le rapport et *Every Child, Every Opportunity*, le nouveau programme d'apprentissage des jeunes enfants. Une brochure est également disponible. On trouvera le rapport en ligne en français et en anglais à l'adresse www.ontario.ca/earlylearning.

C'est comme si c'était hier. Les quatorze dernières années, qui ont filé comme l'éclair, ne peuvent rien changer au souvenir indélébile du jour où j'ai conduit ma petite de 18 mois



devant la porte de son tout premier centre d'apprentissage. Marchant d'un pas vacillant, ma petite fille, dont la main était hésitante dans la mienne, l'a serrée très fort au moment

“Quarante ans plus tard, et pour paraphraser Dickens, nous vivons dans un conte à la fois comique et tragique (en référence au roman *A Tale of Two Cities*, de Dickens). Lorsqu'il s'agit de soutenir les enfants du Canada, c'est le meilleur des temps, et c'est le pire des temps...”

où je m'apprêtais à la confier à ces étrangères, deux éducatrices de la petite enfance. Quelques larmes, les siennes visibles, les miennes contenues, jusqu'à ce que je sorte de son champ de vision. Si ma mémoire est fidèle, c'est le matin du troisième jour, alors que nous étions en marche vers la « garderie », qu'elle s'est dégagee de mon étreinte pour courir vers la porte d'entrée du centre, excitée de retrouver sa nouvelle demeure, loin de chez elle. Puis il y a eu ces fins de journée difficiles à tenter de la convaincre d'abandonner ses jeux et ses découvertes aux côtés

d'autres enfants, mais j'ai compris par la suite qu'elle aurait besoin de quelques mois supplémentaires avant de pouvoir



jouer sans la moindre gêne *avec* les autres enfants. Elle vivait alors les débuts d'une carrière d'apprenante marquée au sceau de la joie et de la confiance, des atouts qu'elle a conservés jusqu'ici.

Même si la preuve de l'importance d'un haut niveau de qualification chez les intervenantes chargées du développement des jeunes enfants n'est plus à faire, mon respect pour les talents transformationnels d'une éducatrice de la petite enfance douée me vient de mon rôle parental. Le respect que je voue aux éducatrices de la petite enfance et le besoin que j'ai de les voir fonctionner en partenariat pour soutenir le développement de mes enfants se sont manifestés il y a 40 ans, à la naissance de mon aînée. J'étais un jeune professeur à peine sorti des bancs de l'école et passionné par sa recherche sur l'apprentissage, jouant le tout nouveau rôle de co-parent avec une partenaire qui poursuivait également une carrière professionnelle. Il était évident que notre « village » n'était pas encore capable de nous soutenir dans l'éducation de notre enfant. C'est ce qui explique pourquoi, quelques autres professeurs et moi-même, avons fondé un « centre familial ». S'il est encore là aujourd'hui, s'il est florissant, s'il fournit un lieu sûr et sain d'apprentissage, c'est que nous avons eu la chance d'embaucher une éducatrice de la petite enfance remarquable qui nous demandé de répondre à une question fort simple et pourtant d'une grande profondeur : « Quelle devrait être la vie d'un enfant dans ce centre? »

Quarante ans plus tard, et pour paraphraser Dickens, nous vivons dans un conte à la fois comique et tragique (en référence au roman *A Tale of Two Cities*, de Dickens). Lorsqu'il s'agit de soutenir les enfants du Canada, c'est le meilleur des temps, et c'est le pire des temps...

Vous me permettez de commencer par les mauvaises nouvelles... je suis un optimiste pathologique qui souhaite toujours « clore » un moment de réflexion sur une note d'espoir. Notre investissement dans l'éducation de la petite enfance, qui se situe à 0,25 % du PIB selon la prestigieuse Organisation de coopération et de développement économique, nous classe au dernier rang des 20 principaux pays développés. La division artificielle entre la garde et l'éducation est encore beaucoup trop répandue partout au pays et nous avons des politiques et des structures fragmentées qui nuisent au genre de progrès nécessaire pour améliorer la qualité, l'accessibilité et les coûts pour les enfants, les parents, les tuteurs et les gouvernements.

Cette division, ou « ce cloisonnement étanche des catégories », demeure un obstacle à la poursuite du développement d'une main-d'œuvre cohérente et bien soutenue de professionnels de la petite enfance – enseignants et éducateurs – ayant une compréhension commune de ce que devrait être la vie d'un enfant et la même vision d'un programme d'enseignement commun et organique construit sur cette assise. Je vois encore tellement de nos élus invoquer les problèmes financiers comme excuse pour éviter d'investir dans l'éducation de la petite enfance, dans l'espoir de nous faire oublier leurs excuses des années fastes.

Toutefois, je suis encouragé par les signes de progrès. Les provinces investissent dans de grands changements pour un avenir meilleur, cherchant à éliminer la division, agissant sur ce que nous savons depuis fort trop longtemps... qu'un service de garde de qualité est axé sur l'apprentissage et

qu'une merveilleuse éducation repose sur les soins et sur la mise en œuvre de plans étalés sur un continuum allant de la période prénatale à l'âge de 12 ans. Je peux maintenant me présenter dans une école élémentaire et voir agir la magie du travail d'équipe d'éducatrices de la petite enfance et d'enseignantes qui se sont engagées dans un mentorat réciproque pour que la curiosité et les découvertes des jeunes dont elles ont la charge n'aient d'égale que leur propre enthousiasme dans un milieu où le contact avec les enfants est, pour elles-mêmes, une source inépuisable d'apprentissage. L'élément clé ici, c'est l'importance grandissante

de ces cadeaux merveilleux que sont les connaissances sur le développement de la petite enfance et les compétences que les ÉPE qualifiées détiennent à propos des enfants et des parents et qui leur servent, dans leur travail d'équipe, à opérer un véritable changement transformationnel. J'ai été témoin de l'élaboration, dans plusieurs provinces, d'un extraordinaire programme d'apprentissage axé sur le jeu, un programme et une pédagogie conçus pour influencer radicalement sur le développement social, affectif, cognitif et physique de nos enfants.

Plus que tout, j'ai constaté un élargissement remarquable de la gamme des leaders – parents, banquiers, chefs syndicaux, politiciens – qui comprennent l'importance d'investir dans la petite enfance. Et j'ai pu observer de près la vision et le courage d'un premier ministre et de son gouvernement qui n'hésitent pas à aller de l'avant malgré les temps économiques difficiles, sachant qu'un investissement aujourd'hui nous permettra demain d'affronter de pied ferme les heures sombres que l'avenir peut nous réserver.

“D’après moi, on ne peut pas mieux évaluer les progrès de notre société et de notre nation, qu’en faisant le bilan des mesures prises pour soutenir les plus jeunes parmi notre jeunesse...”